

Travailler dur pour le succès et l'intégration

Dans tous les pays où ils ont émigré, les Libanais se sont fait connaître par leur dur labeur et leur adaptation relativement facile à leur nouveau milieu. Dans cette seconde page (bimensuelle, rappelés-le) consacrée aux émigrés libanais dans le monde, nous présentons deux exemples frappants qui illustrent cette réalité : au Brésil et au Sénégal. Dans ces deux pays, les Libanais, arrivés souvent dans des conditions difficiles, se

sont imposés dans les milieux économique et politique, à tel point qu'ils ont suscité beaucoup d'admiration, mais parfois de la jalousie. Après l'épopée de l'empereur Dom Pedro, l'homme qui a fait connaître le Brésil aux Libanais, le chercheur Roberto Khatlab se penche sur les trois vagues d'émigration du Liban vers ce pays, à trois époques différentes. Deux autres articles nous plongent dans

l'univers de l'émigration libanaise massive vers un pays africain, le Sénégal, mettant en exergue l'intégration et les nombreux succès de la communauté libanaise dans ce pays, malgré les problèmes. Enfin, l'association RjLiban nous présente un compte rendu de la participation libanaise à la Foire gastronomique qui s'est tenue à Dijon et où le pays du Cèdre était à l'honneur.



Dakar, une ville où les Libanais se sont bien intégrés.

Ils étaient une dizaine en 1897, ils seraient 30 000 aujourd'hui dont 10 000 naturalisés* Les Libanais du Sénégal : dynamisme, débrouillardise et génie du business

Dans un pays ravagé par une pauvreté galopante, la communauté libanaise préserve sa réussite dans les affaires et son aisance financière, malgré la suspicion des Sénégalais et les revers de fortune.

La scène a pour théâtre la frontière ivoiro-ghanéenne. « Papiers ! » m'annonce le douanier. « Nationalité ? » « Libanaise », réplique le voyageur au teint clair. « J'ai dit : "nationalité !" », beugle le gabelou. « Libanais », insiste le fils du Cèdre, interloqué. La réplique cingle : « Mais enfin, ce n'est pas une nationalité, c'est une profession ! ». L'anecdote suffit à dévoiler les clichés et les fantasmes que charrie l'épopée africaine des enfants du Levant, lointains héritiers des Phéniciens qui accostèrent jadis dans les parages du Cap-Vert.

Vieille histoire. Dès le milieu du XIXe siècle, des heurts confessionnels secouent la montagne libanaise. Souveraine, l'élite chrétienne maronite refuse des cohortes de paysans musulmans vers les terres ingrates et rocailleuses du Sud. Dès lors, les bannis chercheront à fuir la pauvreté sur d'autres continents. Mais le premier aventurier connu, parti de Miziara (Nord), se nomme Elias Khouri Younés, signalé en 1882 au Nigeria. Ce défricheur maronite voulait, comme tant d'autres, échapper ainsi à la conscription – le « badal » – imposée par l'occupant ottoman et aux persécutions du sultan Abdülhamid II. Cap sur le Gold Coast, le futur Ghana, la Liberia, la Côte d'Ivoire et, bien sûr, le Sénégal.

Bienvenue au pays de la Teranga, berceau et épicerie de l'épopée. On y dénombrait en 1897 une dizaine de Libanais. « Colporteurs sans installation fixe ». Ils seraient aujourd'hui environ 30 000, dont 10 000 naturalisés. Parmi eux, une centaine de médecins, une trentaine d'avocats, autant de pharmaciens, une cinquantaine d'ingénieurs, des enseignants, et, bien sûr, des milliers de commerçants ou hommes d'affaires. Tous témoins d'une intégration qu'atteste aussi cette rue de Dakar dédiée à Abdou Karim Bourgi, prince de l'immobilier. Un autre Bourgi, Faez de son prénom, a accédé au rang de général. Les députés Samir Abou Rizk et Mahmoud Saleh siègent à l'Assemblée nationale. Plus encore que l'ampleur de leurs flux migratoires, c'est la faculté d'adaptation des Libanais qui impressionne (...). Le dynamisme, la débrouillardise, le génie des affaires des descendants des Phéniciens forcent l'admiration, même s'ils suscitent parfois aussi l'agacement, la jalousie. En quelques années, le quincaillier ambulancier troque sa carriole contre une échoppe puis,

pour peu que la chance lui sourie, légue à ses fils un commerce prospère.

1937. Le paquebot *Champollion*, parti de Beyrouth, cingle sur une Méditerranée démontée, avec le jeune Moussa Sharara à son bord. Un mois plus tard, après une escale à Marseille, ce villageois du Liban-Sud débarque à Dakar, la capitale de l'Afrique occidentale française (AOF). Il y retrouve son cousin Sleimane, un grand commerçant, tout comme lui de confession chiite, arrivé 13 ans plus tôt. Vendeur de cigarettes, puis négociant d'arachide en brousse, il s'improvise photographe ambulancier, apprend le wolof en huit mois, s'offre, avec ses premiers revenus, des cours de grammaire et d'orthographe françaises. Le voici armé pour importer du papier photographique, négocier qui fera sa fortune.

« On gagne son franc à la sueur de son front », répète inlassablement le vieux Moussa Sharara, aujourd'hui âgé de 98 ans, à ses 13 enfants. Aujourd'hui, Kazem, Fayçal, Amoudé et autres Zeinab, nourris à la leçon du père, sont tous dans les « affaires ». Et ils ne sont pas les seuls Libanais du Sénégal ou Sénégalais d'origine libanaise à faire prospérer le business de famille par le travail, encore le travail, toujours le travail, même si les fortunes et les manières de réussir sont diverses.

Libanais, nationalité ou profession ?
Au début, la première activité économique de ces Libanais était le commerce de tissus, d'arachide, d'articles divers. Aujourd'hui, leurs fils ou leurs petits-fils

s'activent dans d'autres domaines comme le transport, l'industrie, l'alimentaire, l'immobilier et tant d'autres.

« Libanais » est-ce une nationalité ou une profession ? « Ce n'est pas faux, sourit un des leurs. Très présents dans les professions libérales et l'industrie, les Libanais sont les premiers investisseurs du Sénégal. Ils possèdent 60 % des PME-PMI.

Et pèsent lourd en termes d'emplois. » Khalil Basma, casquette bien vissée, est assis dans un coin d'une boutique achalandée de tapisseries à l'avenue Blaise Diagne de Dakar. Né en 1938 à Dakar, le vieux, qui s'est rendu au Liban une seule fois en 1983. (...)

M. Badaoui, 51 ans, trouvé derrière le comptoir de l'un de ses deux magasins spécialisés dans la vente de tissus et de cartables au marché Sandaga, ne déroge pas au cliché. Originaire d'un petit village libanais, situé à 10 km de la ville de Tyr, il dit avoir quitté son pays d'origine pour le Sénégal à l'âge de 5 ans avec ses parents (...).

Pour M. Badaoui, pas question de retour au bercail. (...) Pourtant, aujourd'hui, « les recettes ont connu une baisse avec les Sénégalais qui sont devenus de grands commerçants. » Il consent : « Cela ne gêne pas, car c'est la loi du marché. » (...)

Citoyens « à part entière » mais aussi « entièrement à part », les « Libanais » sont-ils des Sénégalais comme les autres ? Beaucoup de la nouvelle génération, qui « supporteraient sans hésiter les Lions s'il y avait un match de foot Sénégal-Liban », revendiquent haut et fort leur « sénégalité » : « Nous sommes bel et bien des Sénégalais

d'ethnie libanaise ! Car, si nos parents étaient venus avec l'idée de faire fortune et de retourner au pays, notre génération, elle, a coupé les ponts avec le Liban. » Alors pourquoi vivent-ils repliés sur eux-mêmes ? « On nous reproche le peu de mariages mixtes. Mais l'intégration ne se joue pas au niveau de la ceinture, avait balayé, en 2002, d'un revers de la main, l'homme d'affaires, Fayçal Sharara. Le fond du débat consiste à savoir si les Libanais participent au développement du pays et partagent des aspirations communes avec le reste de la nation. La réponse est oui. »

Témoïn : la restauration qui reste un domaine de prédilection des Libanais au Sénégal. Les restaurants, Le Régat dont le gérant est Jamal Joer, Ali Baba géré par Kamil Hage Ali, La Fourchette de Sharara Amoudé, Les Ambassades des Omais, pour ne citer que ceux-là, sont parmi les tables les plus prisées de Dakar. (...)

Jadis hésitants, bien des dynasties de la communauté libanaise, souveraine dans le commerce, ont su marcher sur les pas des Fayçal Sharara et autres Saïd Fakhry (SAL) pour investir le tissu industriel sénégalais. (...) La liste est loin d'être exhaustive de la panoplie d'industries gérées par les Libanais au Sénégal. Qui sont également réputés dans le domaine de la médecine. (...) Et partout, dans le business comme l'exercice des professions libérales, c'est le sens des affaires, la capacité d'adaptation, le désir de « réussir à tout prix » qui prévalent.

Parfois tapageuse, la réussite des « visages pâles », boues émissaires commodes, éveille les jalousies. C'est la rançon du succès : ces talentueux businessmen sont quelque peu jalouxés, accusés d'être à la source de toutes les corruptions. « C'est bien connu : cha- que Libanais a un douanier et un policier dans sa poche », affirment sans nuance certains Sénégalais pure souche. Dans les coulisses des affaires dakaraises, on accuse, à tort ou à raison, certaines familles libanaises de faire dans des affaires illicites : pratiques usuraires, blanchiment ou transfert d'argent, trafic d'armes, etc. (...) « C'est normal, se gratte un vieux Libanais. Sénégalais, Libanais ou Américains, il y a toujours et partout des brebis galeuses. » (...)

De la suspicion, de la sueur. Et beaucoup d'argent. La fortune et ses revers. Libanais, une profession ? Soit. Un métier d'avenir au Sénégal ? Soit.

B. B. F.

(*) Article paru dans Weekend Magazine, Sénégal.

Quatre chevaux de bataille animent Ibrahim el-Ali, Libanais du Sénégal rentré pour la 1^{re} fois au pays il y a trois ans. Durant la guerre de l'été 2006, il a été bloqué dans son domicile à Chakra, près de Bint-Jbeil, et, fort de cette expérience, dégage depuis une énergie considérable en faveur du Liban. Il a créé ainsi une ONG, « Mawassam Khair » (Moissons de la bienfaisance), <http://fondation-elali.blogspot.com>, dont l'une des principales actions a été le déminage au Liban-Sud. Cette ONG a pu neutraliser jusqu'à présent 4 000 bombes, avec le concours des équipes belge et française de la Finul installées dans la région. Au cours d'une conférence à Paris, il a développé ses objectifs devant une assistance franco-libanaise émue, avec laquelle il a engagé un débat sur l'avenir des relations entre les régions en France et les municipalités au Liban.

Écologie et déminage au Liban-Sud

« Mon premier cheval de bataille, c'est l'écologie au Liban. La première raison, c'est que les oiseaux ne distinguent pas si un arbre est chrétien ou musulman, donc l'écologie rassemble tout le monde. J'ai une mission de planter un million d'arbres en trois ans. Mon frère Haïdar, qui est au Sénégal, est très connu dans le monde de l'écologie, puisqu'il a été cité récemment comme un des cent acteurs qui ont le plus travaillé pour la planète. Il a planté 200 000 arbres en Casamance, au sud du Sénégal. En arrivant au Liban, j'ai ressenti la nécessité de donner un sens à l'écologie. Il faut observer, tout simplement. Il faut voir la nature libanaise comment elle est. Il y a un problème d'eau au Liban, il faut le dire, et celui des guerres successives, et des feux de forêt. »

Les Libanais, véhicule de la francophonie en Afrique
« Les Libanais sont au Brésil, en Argentine, en Australie et partout dans le monde, mais la communauté libanaise d'Afrique, comme celle du Sénégal, en Afrique noire, est très francophone et est très porteuse de la francophonie. Chaque Libanais d'Afrique est pratiquement un ambassadeur de la francophonie. Je les vois bien quand ils reviennent en été au Liban et que leurs enfants parlent en français avec ceux de leurs villages. Et ça, la France ne l'a pas bien compris encore. Le Libanais qui parle français, il le parle dans le commerce, il le parle en pleine brousse africaine, il le parle avec ses enfants et il le parle quand il revient au Liban, il le parle partout. » Ibrahim el-Ali a déploré enfin que tous les sites officiels liba-

nais sur Internet soient écrits en anglais et non pas en français.

Aide aux services de l'État

« Je travaille sur un projet avec la Finul et une ONG française, "Pompiers de l'urgence à l'international". Je suis en train d'envoyer dix camions aux pompiers au Liban, et cela était prévu avant les feux qui viennent de se déclarer. Je vais essayer d'y mettre des médicaments et des produits de première nécessité, cela sera distribué dans plusieurs régions comme apport des Français. » L'intervenant a aussi constaté le manque d'ambulances au sein des municipalités et a demandé une participation financière plus forte de la population libanaise auprès des services de l'État.

Le Liban, terre sacrée

« Il faudrait que les descendants de Libanais d'Afrique, du Brésil, de France puissent avoir la carte d'identité, qu'ils puissent avoir le droit de vote. A ce moment, on change la donne au Liban, de façon définitive. Les Libanais de l'étranger peuvent beaucoup aider le Liban. C'est un axe de travail que je veux développer aussi. Ce qui est intéressant dans l'Afrique, c'est que le Libanais ne sent pas qu'il va y rester définitivement. Tandis que le Libanais d'Amérique, par exemple, ne se sent plus vraiment libanais. » « Le Liban, pour moi, c'est une rencontre. C'est vrai que je suis libanais, mais quand je suis arrivé au Liban, je ne parlais pas deux mots d'arabe. Je parlais wolof, le sénégalais, par cœur, le français, c'est ma langue.

C'est en trois ans que j'ai appris le libanais, que je parle maintenant en vivant là-bas. Le pape Jean-Paul II l'a dit : "Le Liban n'est pas un pays, c'est un message". Le prophète Moïse lui-même disait : "Jéhovah, laisse-moi passer de l'autre côté que je vois ce merveilleux pays, cette montagne, cette belle montagne du Liban". C'est un rêve, vous savez, on a grandi avec ce mythe du Graal, dans toute l'histoire des Templiers, mais on ne le cherchait pas à la bonne porte. S'il y a quelque chose, s'il y a une maison qui est sacrée, c'est le Liban et ses montagnes, où il faut chercher le Graal et le tombeau de Moïse. Pourquoi ? Ce n'est pas difficile à comprendre. Il y a le mont Hermon, qui nourrit toute la région en eau. Le lait et le miel, c'est le Liban. Vous savez, que dans le Coran, on parle des oliviers et des figuiers. Est-ce que vous voyez des oliviers et des figuiers à La Mecque ? C'est au Liban qu'ils se trouvent ! Et tout le christianisme est né au Liban, à Cana, à Tyr et à Saïda. Cette dimension sacrée qu'a la terre libanaise est porteuse, comme tout ce qui est sacré en général, de beaucoup de déchirures. Que vait-on laisser à nos générations futures : un message de cèdres ou un message de cendres ? »



Ibrahim el-Ali, un écologiste convaincu.



Une des rues où les Libanais se sont établis.

En quelques années, le quincaillier ambulancier troque sa carriole contre une échoppe, puis a légué à ses fils un commerce prospère

Le Liban à l'honneur à la Foire gastronomique internationale de Dijon

La France résonne aux rythmes du Liban, dont les descendants multiplient les initiatives dans ce grand pays à l'amitié indéfectible.

« Allô, je suis au Liban ! » 200 000 personnes venues de diverses régions françaises ont visité le « Village du Liban » à Dijon, mis en place du 30 octobre au 11 novembre dans le cadre de la Foire gastronomique internationale, dont le Liban était cette année l'invité d'honneur. L'idée et sa réalisation reviennent à Haïdar al-Attar, cadre actif de Baalbeck, qui en est à sa sixième grande action de promotion libanaise en France, y associant des figures diverses : les hôtesses d'accueil franco-libanaises Laurie et Leslie el-Hage animant un stand d'artisanat libanais ; l'avocat-écrivain Alexandre Najjar présent à une journée et exposant la situation juridique et économique du Liban devant un parterre d'hommes d'affaires de la région, avant une séance de dédicaces de ses livres ; ou encore l'artisan du savon tripolitain Badr Hassoun, venu du « Khan al-Saboun » huit fois séculaire et montrant son savoir-faire dans une ambiance tout en couleurs et en parfums. Les visiteurs ont pu apprécier les délices de la cuisine libanaise, assis dans une chaude ambiance mêlant concerts et spectacles, avec un décor typique dominé par un poster géant des colonnes du temple de Jupiter.

De nombreux Libanais venus de plusieurs autres villes, comme Auxerre ou Besançon, se sont donné rendez-vous à ce « Village du Liban », où les mezzés libanais contrastaient avec les saucisses de l'Ardeche, les moules de Bretagne ou la choucroute alsacienne servis dans les restaurants d'à côté. De Rmeïch à Reyfoun, ils ont évoqué les souvenirs de leur pays natal, anxieux de l'avenir du Liban en proie à une nouvelle instabilité politique. Le « Village du Liban » va continuer son tour de France, plusieurs responsables de foires régionales présents à Dijon ayant montré leur vif intérêt à cette grande manifestation. Cela permettra ainsi à un public français ne connaissant pas le Liban de découvrir ce pays chez lui, dans l'attente de la reprise du tourisme quasi absent depuis seize mois.

En parallèle à cette manifestation, une exposition de photographies du Liban, réalisées au mois de juin dernier par le photographe Philippe Maupetit, se déroulait à la mairie de Dijon. Plus de huit mille visiteurs ont ainsi pu plonger dans l'ambiance libanaise à travers de beaux paysages, portraits et autres aspects de la vie quotidienne.

Naji FARAH

Cette page (parution les premier et troisième lundis de chaque mois) est réalisée en collaboration avec l'Association RjLiban. E-mail : monde@rjliban.com - www.rjliban.com

La saga brésilienne : trois vagues d'émigration pour six millions de Libanais

Hier des colporteurs appelés « Turcos », aujourd'hui de grands hommes d'affaires, des députés et des gouverneurs

Une première vague de 1880 à 1900

Au cours de la première phase de l'émigration libanaise au Brésil, ces pionniers ont vécu plusieurs expériences aventurières et dramatiques et leurs histoires ont couvert de grandes pages de la littérature du « mahjar ». Ils étaient surtout de jeunes célibataires qui, en arrivant au Brésil, ont trouvé un peuple hospitalier qui leur a permis de se sentir chez eux. L'un des pionniers très connu à l'époque était Yousef Moussa Abdel-Ahad Chidiac, connu au Brésil sous le nom de Yousef Miziara, du nom de son village au Liban-Nord. Il est arrivé à Rio de Janeiro en 1880. Parmi les autres familles pionnières, nous citerons les Dib, Aoun, Yafet, Labaki, Yassine, Sarkis, Saleh...

L'émigration libanaise était spontanée, c'est-à-dire sans aucune protection de l'État. Le seul document que les Libanais avaient en main était un passeport turc qui, d'une certaine façon, les aidait à entrer au Brésil grâce à l'accord d'amitié signé en 1858 entre le Brésil et l'Empire ottoman. C'est en raison de ce passeport que les émigrés libanais étaient d'ailleurs faussement appelés les « Turcos » (Turcs) dans toute l'Amérique.

Les premiers émigrants libanais arrivèrent au Brésil avec l'espoir de se constituer une fortune rapide, qui leur permettrait de retourner au pays le plus tôt possible. Ils formèrent des groupes et se rassemblèrent en fonction de leurs villages au Liban. Particulièrement dynamiques, ils ont choisi comme activité principale le commerce du porte-à-porte, autrement dit le métier de colporteur. Au Brésil, on les appelait les « Mascates ». De fait, ce genre de commerce n'exigeait pas d'avoir un important capital et ainsi, de ville en ville, les Libanais se sont épar-

pillés à travers tout le territoire brésilien. Ils ont surtout suivi les cycles économiques de leur pays d'accueil : exploitation du caoutchouc, de l'or, de la canne à sucre ou du café. En réalité, ils n'ont pas trop travaillé dans ces produits, profitant plutôt de la concentration de la population pour proposer des marchandises de première nécessité et pratiquer l'échange de produits. Le travail était d'autant plus dur, qu'au début ils ne connaissaient pas la langue portugaise et les traditions du pays. Mais peu à peu, ils ont réussi à amasser des capitaux et à monter des affaires, contribuant ainsi à l'éclosion de grandes artères commerciales comme la rue 25 de Março à Rio de Janeiro, la rue da Alfandega et bien d'autres.

Une deuxième vague de 1900 à 1950

Dans cette seconde phase, l'émigration libanaise est devenue mieux structurée. Au cours des deux grandes guerres mondiales, le Liban traversa l'une des plus sombres pages de son histoire et connut la famine, les maladies contagieuses, les disputes politico-religieuses et le blocus maritime. Afin de faire face à cette situation, les émigrés envoyèrent des aides à leurs familles restées au pays. À partir de 1914, le nombre des émigrés libanais augmenta et les statistiques brésiliennes enregistrèrent 45 775 nouveaux arrivants.

Les Libanais du Brésil ne voulaient pas se constituer en groupe d'expatriés, c'est-à-dire des personnes pensant au retour, mais en collectivité d'émigrés ayant décidé de fixer leur résidence. Grâce à leur obstination, leur désir de vaincre et leur tradition ancestrale du commerce, ils ont progressé et sont devenus d'importants hommes d'affaires, s'ajoutant un rôle remarquable dans la production industrielle et sa commercialisation dans les régions les plus éloignées du Brésil. En 1913, ils ont fondé la première Chambre de commerce syro-libanaise à São Paulo. Dans les années 30, les Libanais et leurs descendants commencent à jouer un rôle important dans le secteur industriel, spécialement dans la fabrication de tissus (ils détiennent 50 % de cette industrie), mais aussi dans la production du plastique, du fer, du papier et dans la construction. À titre indicatif, le Groupe Yafet était devenu le deuxième groupe industriel brésilien, après le groupe italien Mattarazzo. Entre 1900 et 1935, les Libanais représentaient 70 % du commerce, 10 % de l'industrie et 5 % de l'agriculture, de la construction ou des services.

Une troisième vague commencée en 1975

Après 1975, on estime à près d'un million les Libanais qui ont dû quitter le pays, s'installant à travers tous les continents, dont l'Amérique latine. À partir de 1991, environ 820 000 Libanais ont également quitté le Liban. Après 1995, avec le ralentissement économique et le chômage, a débuté une nouvelle émi-



Rencontre entre des colporteurs libanais à la frontière du Brésil et du Paraguay (1918).

gration comprenant en grande partie des personnes qualifiées. L'émigration a donc laissé des marques négatives profondes au Liban, lui faisant perdre des potentialités, des talents et des ressources humaines capables de produire une richesse permanente dans le pays. En contrepartie, il y a eu des points positifs, notamment les fonds envoyés par les émigrés à leurs familles restées au Liban. Cet afflux de capitaux continue encore de jouer un grand rôle dans l'économie libanaise.

Les émigrants libanais ont parallèlement participé et participent encore activement au développement des pays d'accueil. Ils ont certes connu des difficultés, mais les ont surmontées. Aujourd'hui, ils font partie intégrante des sociétés d'accueil et leurs enfants,

qui ont fréquenté les écoles et les universités, sont devenus influents sur tous les plans : social, culturel, économique et politique. Au Brésil, en un peu plus de cent ans, ils sont passés du statut de Libanais à celui de Brésiliens d'origine libanaise. Mais ils ont gardé leurs racines nationales, que l'on retrouve dans la littérature du « mahjar », à travers des auteurs tels que Radwan Nassar ou Milton Hatoum. Au niveau politique, certains sont devenus sénateurs, députés, gouverneurs et représentent aujourd'hui 10 % du Congrès national. Forts de quelque 6 millions de personnes (sur les 180 millions que compte le pays), les Libanais constituent la communauté la plus importante au Brésil.

Roberto KHATLAB

Prochain article : Les relations officielles entre le Brésil et le Liban